

Rubrique préparée par Denis Maurel

Université François-Rabelais de Tours, LI (Laboratoire d'informatique)

Claude GRUAZ, éd., À la recherche du mot : de la langue au discours, éditions Lambert-Lucas, 2006, 190 pages, ISBN 2-915806-26-8.

Lu par **Michaël ZOCK**

Laboratoire d'Informatique fondamentale de Marseille, CNRS, UMR 6166

L'ouvrage est un recueil d'articles suite aux présentations faites dans le cadre du Centre du français moderne, le CFM. Il est structuré en trois sections, donnant la parole respectivement à des linguistes, psychologues et ethnologues/sociologues. Ainsi, il y a une section consacrée au mot en tant que phénomène linguistique (la notion de racine, les mots composés), une autre consacrée aux problèmes de la lecture et d'orthographe et enfin une section consacrée aux mots en société (les néologismes, les mots au masculin et au féminin, le vocabulaire de danse).

Le premier thème, *le mot tel qu'en lui-même*, rassemble des articles discutant des approches théoriques du mot. C. Gruaz & M. Lenoble-Pinson proposent une nouvelle approche pour appréhender le *mot composé*, en discutant des problèmes liés à sa définition, son orthographe et son statut (syntaxique ou sémantique). C. Jacquet-Pfau et H. Huot s'intéressent, toutes les deux, au problème de la structure de la racine, qu'Hélène Huot définit comme « la plus petite suite de sons ordonnés pourvus d'un sens, et assurant à une unité lexicale son individualité parmi l'ensemble des autres unités lexicales du français (p. 55). » Elle s'interroge par ailleurs à savoir si certains résultats des travaux comparatistes ne pourraient pas servir de grille de lecture ou d'outil d'investigation pour établir les règles morphologiques selon lesquelles « ce lexique est *aujourd'hui* structuré et de nouveaux termes sont créés et reconnus » par les locuteurs natifs comme étant bien formés et appartenant à la langue étudiée. Critiquant l'absence de la notion de racine dans des dictionnaires, C. Jacquet-Pfau s'intéresse à sa structure formelle, afin de construire des matrices génératrices dérivationnelles. Déplorant par ailleurs que les dictionnaires soient essentiellement basés sur la notion de lemme, elle propose une ébauche de réflexion sur ce que pourrait être la macrostructure d'un dictionnaire, en suggérant d'y inclure la notion de racine. En effet, cela pourrait être intéressant, car les dictionnaires fondés sur la notion de lemmes, entrées standardisées au format réduit et canonique (noms au singulier, masculin, verbes à l'infinitif), posent un certain nombre de problèmes comme celui de la difficulté de retrouver les formes fléchies (savoir-su, aller-irait), ou celui de la reconnaissance des liens sémantiques entre des unités lexicales appartenant à la même famille de mots (fleur, fleurir, flore, floraison). S'appuyant sur les travaux de linguistes et de psychoanalystes, D. Ducard essaie d'élucider comment un même mot peut exprimer deux sens complètement opposés : « dépister » pouvant signifier « retrouver la piste » ou la « faire perdre ».

Le deuxième thème, *le mot tel qu'il s'écrit*, traite des problèmes de la correspondance graphème-phonème, aspect non négligeable dans une culture où la réussite sociale est intimement liée aux facultés de savoir lire et écrire. Partant de textes produits, C. Gruaz examine et classe les écarts orthographiques pour en inférer une typologie. Celle-ci lui permet d'établir le profil orthographique afin de pouvoir proposer ensuite des exercices de remédiation. Adoptant une démarche comparatiste, J.P. Jaffre montre à quel point la difficulté d'orthographe est relative au système d'une langue, le français étant beaucoup plus difficile que l'italien, l'espagnol ou l'allemand. Partant d'une description du système, il établit une échelle de complexité. L. Sprenger-Charolles s'intéresse à la lecture. Elle compare ce mécanisme chez des débutants espagnols, français, anglais et allemands, montrant, tout comme J.P. Jaffre que les difficultés s'expliquent par le système de la langue : la présence ou l'absence de régularités des correspondances graphème-phonème.

Le troisième thème traite l'évolution ou, au contraire, la fossilisation des mots en langue. Celle-ci peut s'exprimer par la création de nouveaux mots (néologismes et technolèctes), ou par le refus de prendre en compte au niveau de la langue (mots) des changements d'une réalité sociale. J.F. Sablayrolles se demande comment reconnaître un néologisme, question à laquelle il essaie de répondre par une grille de matrice lexicale, susceptible de tester la certitude néologique. Quant à R. Shapiro, elle discute comment l'apparition d'un nouveau phénomène (le hip-hop) peut exiger la création de nouveaux mots, mots qui suivent l'organisation du phénomène en question (la structure de la danse). Enfin, M. Lenoble-Pinson, montre à travers une série d'exemples bien choisis les lieux et les formes de résistance pour coder en langue un fait de société (la féminisation des métiers et titres de fonction) : si nous sommes prêts à ajouter la marque du féminin aux mots désignant des métiers peu prestigieux exercés par une femme (coiffeuse, vendeuse), nous sommes beaucoup moins enclins d'en faire autant en cas de métiers de prestige (médecin, professeur, Premier ministre, etc.).

Voici donc le compte rendu succinct d'un ouvrage résultant d'une série d'interventions faites lors des séminaires organisés par le *Centre du français moderne* (CFM) dont un des soucis déclarés est de montrer à un large public la richesse et la complémentarité des sciences du langage. Si cet objectif est fort louable, ce livre pose néanmoins un problème qui tient tant au titre, qu'à l'hétérogénéité des problèmes abordés. Le directeur du volume en est d'ailleurs tout à fait conscient lorsqu'il écrit dans l'introduction « La diversité des domaines abordés dans ce volume ne peut manquer de surprendre : qu'y a-t-il de commun entre la racine d'un mot, l'illetterisme et la danse hip-hop ? » Voilà une bonne question pour un ouvrage dont le titre est « *À la recherche du mot* ». Or, le lecteur qui s'attend à y trouver des informations relatives aux dictionnaires, leur usage en mode d'analyse ou de production (accès lexical) sera déçu, car il n'y a rien de tout cela. On ne parle guère, ou très peu, de dictionnaires ou de lexicographie. On traite surtout les aspects formels des mots. Donc, jamais mention n'est faite à des noms comme Roget ou Boissière, pour faire référence aux idées du *thésaurus* ou du

dictionnaire analogique, à Miller, Fillmore ou Dong pour évoquer leurs réalisations originales *WordNet*, *FrameNet* ou *HowNet*, à Melcuk pour discuter la pertinence de sa notion de fonctions lexicales ou à Aitchison pour parler du problème de l'organisation des mots (structure) et comment y accéder dans notre *dictionnaire mental*, etc. Pourtant, le titre pourrait nous faire croire justement cela. Malgré la ressemblance dans le titre, il n'a rien en commun non plus avec l'ouvrage de Mortureux. Bref, arrivé à la fin de ma lecture je me suis demandé, si l'objectif du titre « *À la recherche de mots* » n'était pas justement de signaler la difficulté du responsable de ce recueil à trouver un point commun entre tous ces travaux. Autrement dit, l'éditeur du volume cherchait un titre, et cela suppose bien entendu des mots. Malgré ces critiques j'ai trouvé les articles dans l'ensemble bien rédigés et souvent stimulants. Aussi, l'ouvrage pourrait-il intéresser les chercheurs en sciences du langage en quête d'élargir l'horizon de leurs connaissances. En revanche, j'ai de sérieux doute quant au fait qu'il produira le même effet auprès des lecteurs du monde TAL.

Sergei NIRENBURG, Victor RASKIN, *Ontological Semantics*, The MIT Press, 2004, 420 pages, ISBN 0-262-14086-1.

Lu par **Adeline NAZARENKO**

LIPN – CNRS & Université Paris-Nord (UMR 7030)

Ontological Semantics se présente comme une théorie générale de l'analyse sémantique qui exploite les résultats de la linguistique informatique et de l'ingénierie des connaissances. Les auteurs dessinent un cadre général censé s'instancier différemment d'une application à l'autre. L'ouvrage offre une synthèse intéressante des recherches menées au cours des dernières décennies sur l'analyse sémantique automatique.

Ontological Semantics se présente comme une théorie générale de l'analyse sémantique qui exploite les résultats de la linguistique informatique et de l'ingénierie des connaissances et en situe les présupposés épistémologiques. Cette théorie est proposée comme la synthèse des projets en traitement automatique des langues auxquels les auteurs ont participé. L'objectif est ambitieux : il s'agit à la fois de décrire le sens (celui des textes et des bases de connaissances utilisées dans le calcul sémantique) et de définir les méthodes permettant d'acquérir ces connaissances ou de manipuler les représentations produites. « Ontological Semantics est une théorie de la langue et une approche du traitement automatique des langues qui repose sur un modèle du monde, une ontologie, comme ressource centrale pour représenter le sens des textes et supporter le raisonnement » (p. 6).

L'architecture proposée est classique. Elle repose sur des bases de connaissances statiques ou « ressources » (une ontologie, un entrepôt de faits, un lexique et un dictionnaire de noms ou onomasticon), des langages de représentation et des

modules de calculs sémantique et pragmatique. De nombreuses applications doivent pouvoir être construites sur cette architecture-noyau, mais ce point n'est pas développé dans l'ouvrage.

L'approche vise à articuler le calcul compositionnel avec des modules morphosyntaxiques et une sémantique situationnelle qui recouvre ce qui est souvent dévolu à la pragmatique. Il s'agit en effet de prendre en compte les buts et plans des interlocuteurs, des calculs inférentiels permettant de restituer les éléments implicites du texte, etc. En s'appuyant sur la notion de microthéories, emprunté à CYC, les auteurs proposent de définir des modules cohérents capables de prendre en charge différents aspects de la construction du sens. Cela, à notre sens, ne constitue pas une réponse en soi, tellement les phénomènes linguistiques sont interdépendants les uns des autres et tant que l'on n'a pas décrit de mécanisme propre pour combiner entre elles différentes microthéories pour une application donnée, lacune que les auteurs reconnaissent.

Le livre comporte 356 pages, hors annexe, et se décompose en deux grandes parties : la première pose le cadre de la sémantique ontologique et la seconde en décrit les principaux composants. La première partie s'ouvre sur un chapitre introductif qui dessine les grandes lignes de la théorie rappelée ci-dessus. L'ouvrage comporte de très nombreuses références bibliographiques.

Le chapitre 2 se présente comme « des prolégomènes à une philosophie de la linguistique ». Ce long chapitre, truffé de références, se présente un peu comme un exercice d'érudition pour le non-spécialiste. Les auteurs soulignent que toute théorie linguistique doit comporter quatre composants : son champ d'application, ou l'ensemble des phénomènes dont elle vise à rendre compte, ses prémisses, ou présupposés, l'ensemble de lois, propositions, règles ou théorèmes qui constituent son corps, et enfin sa justification qui permet d'évaluer la qualité et le bien-fondé des autres composants. En dépit de ce qu'en disent les auteurs, cette analyse est très classique. Les auteurs ont cependant le mérite de proposer cette décomposition comme une grille d'analyse explicite et d'en rappeler les exigences.

Le chapitre 3 dresse une synthèse de nombreux travaux portant sur l'étude du sens, à la croisée de la philosophie du langage, de la linguistique et de la linguistique computationnelle. Cette revue, forcément partielle et partielle dans un chapitre de 20 pages, dresse néanmoins un panorama intéressant. Le chapitre 4 approfondit le précédent en mettant l'accent sur la sémantique lexicale. Il soulève trois questions classiques : l'opposition entre une conception générative et énumérative de la description lexicale, l'articulation entre syntaxe et sémantique et l'opposition entre sémantique lexicale et sémantique grammaticale. Les auteurs affirment l'importance de la couverture d'une théorie (l'ensemble des phénomènes dont elle rend effectivement compte) à côté de son élégance formelle.

Le chapitre 5 situe le projet des auteurs dans le contexte des travaux sur les ontologies considérées du point de vue de la métaphysique, de l'ingénierie et de la formalisation. En soulignant la difficulté et l'enjeu d'une entreprise comme le Web

sémantique, ils posent à juste titre comme central le problème de l'articulation de l'ontologie et de la langue. Malheureusement, au-delà de la question de l'ambiguïté qui est inhérente à la langue et absente de l'ontologie, l'articulation entre langue et ontologie en soulève bien d'autres qui ne sont pas abordées dans l'ouvrage comme : comment faire la distinction entre concept et instances (ou entre lexique et onomasticon) ? comment rendre compte de la notion de point de vue ? comment exploiter la sous-détermination du sens en langue ? Un ouvrage intitulé *Ontological semantics* aurait pu présenter cette problématique de manière plus fouillée.

Avec le chapitre 6, s'ouvre la seconde partie qui présente concrètement la théorie ou plutôt le cadre sémantique que proposent les auteurs. Au-delà du formalisme qui s'apparente à un langage de frames, la question difficile consiste à distinguer ce qui doit être explicitement représenté et ce qui peut être inféré. Les auteurs soulignent que la réponse à cette question dépend de l'application visée. Le propos reste néanmoins un peu flou : « Une Text Meaning Representation (TMR) contient des frames qui proviennent de la phrase analysée, où certains champs sont remplis par les éléments provenant directement de la phrase analysée, tandis que d'autres proviennent d'autres TMR, de la base de faits ou de l'ontologie » (p. 188).

Les ressources statiques sont présentées dans le chapitre 7. Ce long chapitre (plus de 50 pages) n'apporte guère d'éléments novateurs. Il met l'accent sur l'ontologie et le lexique et les recommandations restent classiques. La base de faits et l'onomasticon sont abordés de manière très rapide, ce qui laisse dans l'ombre des questions importantes comme celle de la frontière entre base de fait et ontologie ou entre lexique et onomasticon. Selon les contextes, on choisira comme instance une voiture particulière de marque Toyota, le modèle Corolla de Toyota ou la marque Toyota. Toute la question, à notre sens, est de déterminer ce qui fonde ce choix pour une application donnée et il est regrettable qu'elle soit passée sous silence.

Le processus d'analyse est finalement abordé dans le chapitre 8. Comme dans le reste de l'ouvrage, les auteurs défendent l'idée d'une théorie globale de l'analyse sémantique qui puisse s'instancier différemment d'une application à l'autre. L'analyse se décompose en trois étapes. Le *prétraitement* inclut l'analyse morphologique, la consultation des dictionnaires et l'analyse syntaxique. Le *calcul des dépendances sémantiques* élabore les structures propositionnelles élémentaires. Les *procédures auxiliaires* permettent de relâcher ou compléter la structure propositionnelle construite à l'étape précédente en prenant en compte les éléments qui échappent au calcul propositionnel (le temps, l'aspect, les relations discursives...). Comme le discours n'est illustré que sur des exemples de petite taille, on a du mal à évaluer concrètement les propositions qui sont faites.

Le chapitre 9 complète le dispositif précédent. Il montre comment les connaissances statiques peuvent être acquises, mais avec le même déséquilibre que le chapitre 7. Les auteurs mettent l'accent sur l'acquisition de connaissances lexicales. La question de l'ontologie est traitée plus rapidement et les recherches

visant à construire des ontologies à partir de textes sont ignorées. La construction de la base de faits est à peine évoquée, celle de l'onosmasticon n'est pas abordée.

Le chapitre 10 conclut rapidement l'ouvrage.

Au final, le lecteur qui cherche une théorie originale de l'analyse sémantique ou un cadre opérationnel pour construire de nouvelles applications sera déçu. Il faut plutôt y voir une synthèse intéressante des travaux des vingt aux trente dernières années dans le domaine du calcul sémantique symbolique et l'expression d'un point de vue sur le traitement automatique des langues.

Cédric FAIRON, Jean René KLEIN, Sébastien PAUMIER, Le langage SMS. Étude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête « Faites don de vos SMS à la science », Presses universitaires de Louvain, 2006, 123 pages, ISBN 1783-2845.

Lu par Émilie GUIMIER DE NEEF

France Telecom R&D, Lannion

Dans ce numéro des Cahiers du CENTAL (Centre de traitement automatique du langage de l'université Catholique de Louvain), Cédric Fairon, Jean-René Klein et Sébastien Paumier présentent le résultat de l'opération « Faites don de vos SMS à la Science » dont l'objectif était la constitution d'un corpus de SMS authentiques. Cette opération, menée entre le 15 octobre et le 15 décembre 2004 en Belgique francophone est issue d'une collaboration entre deux partenaires académiques : le CENTAL et le CELEXROM (Centre d'Études des Lexiques Romains) et trois partenaires industriels : Proximus, Ogilvy et NWay. Elle a permis la collecte de 75 000 SMS auprès de 3 600 participants dont 2 000 ont rempli un formulaire socioculturel. À l'issue de l'opération, un sous-ensemble de 30 000 SMS a été manuellement transcrit en français standard et intégré à un logiciel de base de données rendant aisée la consultation selon des critères sociologiques (profil de l'émetteur du SMS) et/ou des critères linguistiques (formes employées dans les SMS, formes normalisées). Loin de l'engouement populaire et des fantasmes autour du « cyber-langage », cette base de données se veut un instantané objectif de la pratique des SMS en Belgique francophone. Son contenu est susceptible d'intéresser autant les spécialistes du TAL et de la communication, les linguistes, les informaticiens que les sociologues, les psychologues ou les ergonomes.

Dans un premier chapitre, après avoir rappelé les motivations qui sous-tendent la linguistique de corpus, les auteurs font le point sur leur collecte et sur les corpus de SMS actuellement disponibles. Sont cités le NUS SMS Corpus de l'Université de Singapour (10 000 SMS en anglais), le corpus de SMS français de l'Université de Provence ainsi que le projet de l'Université de Turin SMS Monitor Studies.

Encouragé par des tirages au sort avec cadeaux à gagner, un large panel de participants (entre 12 et 73 ans) aux profils diversifiés a participé à l'opération « Donnez vos SMS pour la Science » dont les médias se sont largement fait écho.

Un numéro de téléphone gratuit était mis à disposition pour le dépôt des messages et pour éviter le recopiage manuel. Les participants étaient ensuite incités à remplir leur profil socioculturel. D'un point de vue juridique, les participants ont cédé les droits sur leurs messages moyennant anonymisation. Les auteurs signalent plusieurs limites à leur collecte : une limite géographique (uniquement la Belgique francophone), la surreprésentation des jeunes participants (76 % de moins de 25 ans) attirés par les cadeaux à gagner et le biais introduit par le caractère délibéré de la participation.

Dans le deuxième chapitre, le traitement des données brutes et le protocole de transcription sont exposés. La première étape a concerné le « nettoyage » des données brutes : reconstitution des messages de plus de 160 caractères, filtrages divers (messages publicitaires, ne répondant pas à l'enquête, etc.). La deuxième étape a permis « d'anonymiser » scrupuleusement les données collectées (noms, numéros de téléphone, adresses, mails, blogs, mais aussi numéros de recharge compte mobile, compte bancaire, surnoms trop originaux ont été remplacés par des balises). La troisième étape concerne la transcription d'un sous-ensemble de 30 000 messages du corpus initial selon un protocole précis fourni dans l'annexe D du livre. De ce protocole, on retiendra qu'un système de signalement permet de noter les ambiguïtés d'accords, les omissions de mots, les fautes de frappe, etc. ce qui ne fige pas la transcription une fois pour toute et permet une exploitation du corpus à différentes fins. Des réserves peuvent néanmoins être émises à propos de certains choix comme par exemple celui de ne pas étendre les sigles peu familiers des personnes qui ne pratiquent pas l'écriture SMS (*jtd = je t'adore*) ou encore celui de ne pas rajouter systématiquement les séparateurs manquants (*kou va tu ?moi ça va = comment vas-tu ?Moi ça va*).

Le troisième chapitre propose une typologie complète, illustrée et commentée des procédés d'écriture utilisés dans les SMS. Les phénomènes classiques d'écriture rébus (*inTrSante, 2day, tu te X malin*), phonétique (*cado*), abrégée (*chuis/je suis, slt/salut*) ou par sigles (*jtm/je t'aime*) sont listés à côté d'autres peut-être moins connus comme les caractères employés pour leur forme graphique (*Sleep, bizouh*), les liaisons évoluant en agglutination (*mon nange*) ou encore les conversions catégorielles (*je vais dodo/je vais dormir*). Des commentaires intéressants sur la résistance inattendue de certains bigrammes ou trigrammes de lettres comme le *ph* ou le *th* accompagnent la typologie. Les auteurs reviennent également sur l'emploi expressif de la ponctuation, des étirements graphiques, des jeux sur la casse et sur la présence des smileys dont la diversité est moins importante que ce que les longues listes diffusées sur le Web peuvent faire croire. Du point de vue syntaxique, le style télégraphique est une exception même si les omissions de mots (*ne* négatif, pronoms sujets, déterminants) sont récurrentes. Quelques pistes sur les caractéristiques du discours SMS sont fournies.

La typologie est suivie d'une analyse quantitative des formes présentes dans les SMS et dans leur transcription qui donne la mesure de la distance entre style SMS et écriture standard : le corpus transcrit comporte autour

de 20 000 formes différentes contre plus de 35 000 dans le corpus SMS. La comparaison des courbes de croissance du vocabulaire du corpus SMS, de sa transcription et d'un corpus de presse de même taille montre que malgré la liberté d'écriture offerte, la diversité lexicale en SMS n'atteint pas celle du corpus de presse sans doute en raison d'une très grande spécialisation discursive. Ces expériences donnent de premières informations sur les caractéristiques du corpus et invitent à en imaginer d'autres comme le calcul du taux de compression de l'écriture SMS, la proportion des SMS correctement orthographiés ou faiblement déviants, etc.

Le quatrième chapitre répond à quelques idées reçues autour de l'écriture SMS. La première concerne la prétendue nouveauté du langage SMS. Les auteurs la contestent en rappelant le caractère ancien de la plupart des procédés d'écriture utilisés mais en soulignant leur concentration spectaculaire dans les SMS. Ils insistent sur l'erreur qui consisterait à confondre transcription des SMS et traduction donnant l'illusion d'une langue à part. Ils rappellent que le SMS est avant tout un mode de communication qui ne rime pas systématiquement avec style d'écriture SMS.

La seconde question concerne écriture SMS et abrègement. Après avoir rappelé que certains procédés d'écriture allongent les mots (étirement graphique expressif) plutôt qu'ils ne les raccourcissent, les auteurs expliquent que la stratégie d'écriture n'économise pas forcément le nombre de caractères mais aussi la vitesse de frappe (un *k* frappé pour un *c* permet l'économie d'une frappe, par exemple). Ils notent aussi que les séparateurs de mots sont rarement omis malgré l'économie possible qu'ils représentent.

Le troisième point pose la question de l'existence d'UN langage SMS comme incitent à le penser les dictionnaires texto qui fleurissent sur le Web. La confrontation des listes de mots recensées dans ces dictionnaire et les relevés réels de la collecte montre un décalage complet entre les deux : non seulement les listes mentionnent des mots et/ou expressions absentes des corpus, mais en plus les formes proposées sont loin d'être les plus utilisées en réalité. Les auteurs notent également que dans l'écriture SMS la liberté et la fantaisie sont de rigueur et que les choix d'écriture d'un même usager varient d'un message à l'autre et même au sein d'un même message. Une convergence vers certaines formes qui finissent par s'imposer s'observe néanmoins ; la liste des mots utilisés par plus de 100 participants est fournie en annexe C de l'ouvrage.

Le cinquième chapitre fait le point sur le débat qui oppose défenseurs et opposants à l'écriture SMS. Les uns voient la réconciliation du public avec l'écriture là où les autres perçoivent une menace pour l'écrit standard normalisé. Des études en cours menées par des psychologues de Coventry University montreraient que la capacité de rédiger en style SMS serait fonction des capacités linguistiques, rédactionnelles, etc. d'un individu. Les interférences du SMS sur l'apprentissage de la langue sont toutefois dénoncées par les enseignants du secondaire.

Le livre se termine sur quelques expériences menées en marge du projet (notamment le développement d'un « traducteur » français => SMS en ligne sur <http://cental.fltr.ucl.ac.be/demo/index.php?service=1>).

Cet ouvrage, rédigé dans un style simple accessible au grand public comme aux chercheurs, fait un tour d'horizon complet sur les SMS : les procédés d'écriture, les contraintes liées à la saisie sur téléphone mobile, le débat passionnel des partisans et opposants, les idées reçues autour de cette question. L'expérience de collecte de SMS unique en son genre y est clairement exposée tout comme le protocole de transcription qui constituera une incontournable référence pour toute expérience similaire à venir. La disponibilité de la ressource et la finesse de ces annotations doivent en permettre un usage à géométrie variable pour le sociologue autant que pour le linguiste, l'informaticien ou l'ergonome. L'ouvrage n'épuise pas les expérimentations possibles autour du corpus : la dimension expressive de l'écriture SMS, par exemple, n'a pas encore été explorée tout comme la dimension pragmatique et discursive, mais stimule les idées d'expérimentations autour de ce thème.

Mathieu VALETTE, Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli, Éditions Honoré CHAMPION, 2006, 316 pages, ISBN 978-2-7453-1549-6.

Lu par **Thierry POIBEAU**

Laboratoire d'Informatique de Paris-Nord, université Paris 13

Gustave Guillaume n'a pas bonne presse. Il est réputé confus, amphigourique et, pour tout dire, dépassé. S'avouer guillaumien n'est pas le meilleur moyen de séduction vis-à-vis des jeunes linguistes en fleur. Pourtant, dans cet ouvrage, Mathieu Valette « rend compte de l'effort de problématisation de la relation langue/pensée chez le linguiste Gustave Guillaume » (1883—1960). Et contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'auteur révèle que l'œuvre guillaumienne demeure un viatique tout à fait utile pour aborder le monde des théories énonciatives et cognitives modernes.

L'ouvrage de Mathieu Valette repose sur « un travail de relecture du corpus guillaumien composé d'articles, de conférences mais aussi de brouillons et de réflexions inédites ». L'auteur aborde la pensée de Guillaume pour en dégager des lignes de force, des perspectives et en faire ressortir les aspects novateurs, comme l'indique la quatrième de couverture. De fait, à travers cet ouvrage, l'œuvre de Gustave Guillaume se donne à lire d'une manière tout à fait originale, en relation avec les théories énonciatives et cognitives modernes. Mathieu Valette consacre d'ailleurs la dernière partie de son ouvrage à l'héritage guillaumien chez trois auteurs récents : Bernard Pottier, Maurice Toussaint et Antoine Culioli.

Contenu de l'ouvrage

L'ouvrage est composé de cinq parties principales dont nous donnons ici un rapide résumé.

La première partie introduit « l'arrière-plan » de la pensée guillaumienne. Le premier chapitre traite rapidement du rapport entre pensée, langue et discours. Cette distinction est fondamentale dans l'œuvre de Guillaume et dans les sciences cognitives en général. Comme le dit M. Valette : « deux paradigmes complémentaires modèlent et articulent la problématique de l'énonciation et la cognition : la puissance et l'acte d'une part, le mécanisme et le finalisme d'autre part ». De fait, toute l'œuvre de Guillaume tourne autour de ces thèmes : d'une part le rapport entre la puissance (la langue) et l'acte (le discours) et d'autre part, cette question, lancinante : « comment rendre compte scientifiquement, c'est-à-dire sans invoquer l'argument téléologique, d'un phénomène d'énonciation de la puissance à l'acte, lorsqu'on a pour seul matériau le résultat final ? » (p. 32). On voit que la pensée de Guillaume, bien que difficile d'accès, est à bien des égards étonnamment moderne. Le deuxième chapitre aborde la question de l'énonciation et de son étude en France, à travers notamment les travaux de Saussure et Benveniste. L'approche de Guillaume est sans doute à la fois plus originale et plus moderne, même si elle semble moins prégnante dans la linguistique aujourd'hui.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde la question de la pensée et du langage chez Guillaume. Le chapitre 3 situe l'œuvre de Guillaume et ses grandes évolutions, tandis que le chapitre 4 donne les prémisses du lien entre la pensée et la langue dans la théorie guillaumienne. Cette problématique étant à la base de l'œuvre du linguiste, c'est pour Mathieu Valette l'occasion de présenter une sorte de « vulgate psychomécanique » qui reprend les deux opérateurs guillaumiens : le temps opératif et le tenseur binaire. C'est une gageure que de résumer en quelques pages des pans importants de la pensée de Guillaume et cela se sent, hélas, un peu à la lecture, dans la mesure où il s'agit sans doute de la partie la plus difficile du livre. Comme le suggère l'auteur, le lecteur intéressé pourra compléter cette introduction par des ouvrages présentant de manière plus complète l'œuvre de Guillaume (par exemple, la présentation de Francis Tollis, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Armand Colin, 1991). Enfin, le chapitre 5 montre, à partir d'écrits tardifs de Guillaume, que celui-ci a évoqué l'apport possible d'une science neurologique alors balbutiante à l'analyse du rapport entre la pensée et la langue.

Les parties 3 et 4 vont étudier le rapport entre l'œuvre de Guillaume et certains courants scientifiques contemporains ou plus récents. Nous simplifions à grands traits afin de donner ici une idée des thèmes abordés : le chapitre 6 évoque les rapports entre psychomécanique et cybernétique ; le chapitre 7 entre la langue comme système complexe et auto-organisé, et l'autopoïèse de Maturana et Varela. Le chapitre 8 met en regard les notions d'intuition et de rêve constructif chez Guillaume avec la neuropsychologie ; le chapitre 9 le concept d'inconscient

guillaumien avec la psychanalyse, lacanienne notamment. C'est à l'intérieur de ces chapitres que M. Valette opère des rapprochements souvent très pertinents entre la pensée de Guillaume et d'autres théories, qui donnent à lire l'œuvre du linguiste sous une lumière étonnamment moderne.

La cinquième partie évoque les successeurs de Guillaume : la sémantique énonciative conceptuelle de B. Pottier, la neurolinguistique analytique de M. Toussaint et la théorie des opérations énonciatives de A. Culioli. Si on laisse de côté la question délicate de la filiation réelle ou illusoire entre l'œuvre de Guillaume et ces différents courants de pensée, on ne peut qu'être frappé par la reprise, la réappropriation et la réinterprétation des thèmes guillaumiens. Ces auteurs réinvestissent de façons variées, par différents cheminements intellectuels, la question de la relation entre le langage et la cognition.

Commentaire

Comme nous l'avons souligné au début, Guillaume n'est pas le linguiste le plus en vogue et lui consacrer 300 pages peut sembler superflu. La lecture de l'ouvrage de Mathieu Valette montre au contraire le bénéfice qu'il y a à découvrir ou redécouvrir aujourd'hui la pensée guillaumienne. Ce livre a l'énorme mérite de remettre au jour cette pensée, de la dévoiler à celui qui ne la connaît pas, mais, surtout, de la mettre en perspective par rapport à d'autres courants de pensée fondamentaux.

L'étude de l'œuvre de Guillaume amène Mathieu Valette à aborder de manière claire et précise de nombreuses théories sur la cognition, le langage et ses manifestations. On pourra discuter certaines affirmations ou certaines prises de position (par exemple, les passages sur le rapport entre simulation et sciences cognitives, p. 44-47, ou sur la notion de récursivité, p. 162, nous semblent un peu rapides). Mais c'est là que réside le principal intérêt de l'ouvrage : Mathieu Valette ne cherche pas le charme suranné d'une pensée révolue, il nous donne au contraire à réfléchir par rapport à la recherche moderne. Les rapprochements qu'ils proposent sont fondés, et c'est au lecteur d'évaluer par lui-même leur pertinence et d'entamer son propre travail de réflexion.

Ajoutons enfin que la qualité du livre est remarquable et le style de l'auteur classique et exigeant (on regrette juste l'absence d'un *index nominorum* à côté de l'index des notions). Dans un domaine où la technique, parfois envahissante, peut laisser penser que la recherche d'hier n'aura plus d'intérêt dans la minute qui vient, cette mise en perspective est heureuse et, même, osons le mot, nécessaire !